*Remerciement de François Provenzano à l’Académie des Sciences d’Outre-Mer. Prononcé le 14 décembre 2012.*

Mesdames, Messieurs,

C’est avec un immense honneur que je reçois aujourd’hui le Prix de la Renaissance française de la part de votre noble assemblée. (…)

L’ouvrage que vous avez récompensé est le fruit de plusieurs années de recherches, menées sous la direction du Professeur Jean-Marie Klinkenberg, auquel je tiens ici à rendre hommage. Formé aux approches sociales du littéraire et à l’analyse rhétorique des discours, j’ai voulu porter un éclairage critique sur cette notion de *francophonie*. Porteuse de tant d’espoirs, mais aussi de tant d’illusions, elle est aujourd’hui encore au fondement de nombreuses représentations du fait littéraire en langue française. Ce sont ces représentations qui sont analysées, rapportées à leurs conditionnements socio-historiques, mais aussi à leurs effets idéologiques. Le travail porte immanquablement la trace – certains diront « les stigmates » – d’un certain esprit universitaire, mais je me suis efforcé, avec l’aide précieuse et indispensable de l’éditeur, de l’ouvrir aux questions qui se posent aujourd’hui à tout lecteur curieux de cette chose étrange qu’est la francophonie.

Le prix que vous m’attribuez aujourd’hui récompense à mes yeux ce souci d’ouverture. Je suis tout particulièrement heureux – après avoir été un peu surpris – qu’il soit décerné par une assemblée comme la vôtre, et qu’il provienne en outre d’une association comme La Renaissance française. En effet, à certains égards, le regard que je porte sur la francophonie aurait pu sembler par trop iconoclaste, aux yeux de lecteurs comme ceux de l’Académie des Sciences d’Outre-Mer ou de l’association de la Renaissance française, que – je l’avoue – je me plaisais naïvement et facilement à associer à certaines des cibles de mon ouvrage. Par cette récompense, vous apportez la preuve, en quelque sorte, que la francophonie est encore bien vivante, et qu’elle l’est désormais avec ouverture et lucidité sur sa propre histoire en tant qu’institution et en tant que discours.

Je voudrais saisir l’occasion qui m’est donnée par cette allocution pour remercier publiquement l’éditeur Benoît Peeters ainsi que toute la maison des Impressions nouvelles. Il est banal de dire qu’un livre n’existe pas sans éditeur ; il est utile néanmoins de le rappeler en ce genre d’occasion où l’auteur est à l’honneur : pour leur confiance, pour leurs conseils, pour leur remarquable professionnalisme et leur souci constant de *faire œuvre*, merci aux Impressions nouvelles ; que tous les membres de l’équipe trouvent dans ce prix également une récompense de leur travail.

De sorte que je ne doute pas un instant qu’ils s’unissent à moi pour saluer une nouvelle fois avec toute notre gratitude le jury de l’Académie des Sciences d’Outre-Mer et l’association de La Renaissance française pour ce prix, qui couronnant un livre qui enterrait la francophonie, la fait ainsi renaître.